

RIDEAU

L'homme, comme tu dis, c'est une montagne à la tête enfumée.

Après avoir remonté du début à la fin peut-être dix, peut-être même vingt fois la seule avenue de la ville qui soit promenable, celle qu'on appelle l'avenue de la Dépendance, on a commencé à franchement s'ennuyer. Comme tous ceux qui s'ennuient, on n'avait pas d'endroit où aller, ou rentrer, ou encore rester. Les lèvres de Kâmil se remettent à bouger, il sait à combien de tours on en est maintenant, il compte lui. Parfois, il compte même nos pas. Des fois, il dit « encore trente-trois et ça fera neuf cent vingt tours », parfois, « encore trente-deux et ça fera neuf cent trente-deux ». La plupart du temps, « Encore trente-six et ça fera neuf cent vingt et un ». Ses lèvres et leur marmonnement, je m'en mêle pas, sinon il va s'emmêler. Après il va s'énerver. Et me dire : « Allez, on reprend du début, je vais recompter en repartant de zéro. » Ah ça non, pas touche, qu'elles continuent à bouger ses lèvres et, comme je suis en train de me dire « d'accord, on est dans le monde mais qui, ou quoi, peut nous convaincre qu'en même temps on est dans la vie ? », Kâmil, qui a clairement renoncé à compter et dont les lèvres fatiguées et toutes sèches bougent à présent de façon tout à fait autonome, me supplie :

« Pitié, frère, on fait quelque chose.

— D'accord Kâmil. Mais quoi ? »

Comme tous ceux qui s'ennuient, on s'est raconté des blagues. Pour être plus juste, on s'est rappelé toutes les blagues qu'on avait numérotées dans le temps. Par exemple, je disais « Sept » et Kâmil comprenait tout de suite que c'était la blague des rebelles qui attendent l'armée ; ensuite, lui il disait « Dix-huit » et moi je commençais à rigoler de la blague du vieux qu'on avait jugé pour avoir caché quelqu'un. Ensuite on se fendait de rire. Et encore après, les silences d'après la rigolade : les bavardages intérieurs qui mettent le feu.

On a fait demi-tour. On a marché sans prétexte.

Encore un tour.

« Je t'interromps mais, dis-moi, Kâmil, c'est la combienième fois qu'on dit *selam* aux mêmes types ?

— Moi ça me fatigue de dire *selam*, maintenant je fais comme si je les voyais pas. »

La neige a pas l'intention de se calmer ; elle tombe, toute chaude, sur les parties de nous qui fondent, on dirait que c'est la première fois qu'elle tombe, la sainte. Encore un tour. Encore un tour.

Nous, Kâmil, on arpente cette rue les yeux fermés, qu'un gravier change de place et on s'en rendrait compte. Nous, on est le passager de cette rue. Que l'ailleurs te fasse pas trébucher dans ta tête, Kâmil, crois pas que tout le monde soit heureux là-bas. Crois pas que tout le monde ait la belle vie, personne passe son temps à se casser des noix sur le gland, Kâmil. Et puis « la belle vie », comme tu dis, ça nous fait une belle jambe. Et puis l'ailleurs, ça n'a rien à voir avec la distance, regarde ce qui est écrit à l'arrière de cette voiture, Kâmil : « Elle aussi est malheureuse ! » Une

phrase énoncée au feu de la vengeance, qui met la vie au monde, qui te rassure, une phrase fraîche, lancée à la face du monde entier : « Elle aussi est malheureuse ! »

Te sacrifie pas comme tout le monde à cet ailleurs, Kâmil, tu vois, ça te fait souffrir, et moi ça me rend triste. Le printemps, c'était le déni, l'été la destruction, l'automne a joué son rôle en partie. Mais, puisqu'on n'est pas morts, on continue à être là, à rester dans le monde. D'accord, mais nous, on continue qui, Kâmil ? Des heures, des jours, des années ; le monde, il s'est bien fait broder, une vraie dentelle. Et ça, c'est mes mains ; ça fait combien de temps qu'elles me sont de trop ? Tu vois, quand vient l'hiver, on se retrouve avec plein de poches, plein d'endroits où on peut oublier ses mains, tu vois, on peut au moins être contents de ça, Kâmil.

C'est bon ? On continue ? On continue dans le bon, Kâmil, hein ?

La vitre de Razi le barbier est embuée, j'ai envie d'aller y vider mon sac, lettre par lettre. Pourquoi on écrit sur les vitres, sachant très bien que ça va fondre ? Sachant très bien que ça va fondre, on écrit sur les vitres de tout son être. L'un des deux types qui sortaient du café Au Thé kurde racontait à l'autre avec passion : « Mon vieux, j'l'ai fait juter le kleenex j'l'ai fait juter... » Et ça c'est mes mains... Les mangues, les avocats, les ananas du primeur mis en valeur par un éclairage fastueux. Et maintenant Kâmil va demander tout bas : « Pourquoi la mandarine c'est un fruit qui est mal vu ? » Une question à deux voix. Il aura plus qu'à sortir chercher la réponse dans les rues. Kâmil se promène à côté de moi en tenant le problème par la main.

À croire que la manie qu'ont les restaurateurs de faire passer la plus langoureuse des musiques arabesques au moment où, leur viande de döner finie, ils se mettent à nettoyer leur resto est une tradition : la chanson « Quand Allah vous tue il vous prend au monde, toi tu m'as tué et tu m'as laissé dans la vie » se déverse dans la rue avec toute sa mousse. Y a un truc qu'on appelle le destin, parfois, on le rencontre par hasard. Je l'ai rencontré par hasard et je me suis arrêté au dernier vers de la chanson. Et, comme je m'arrêtais, Kâmil aussi s'est arrêté. On s'est arrêtés d'un coup au milieu du trottoir, comme ces beaux messieurs qui, accompagnant leur discours de leurs mains, parfois comme un mot, parfois comme un point d'exclamation, vont à toute allure en se racontant un truc très important sans réussir à se comprendre, comme si le fait qu'ils se comprennent pas venait de leur façon de marcher et que c'est seulement en s'arrêtant qu'ils arriveraient à prendre une décision. Et Kâmil a dit, comme s'il avait attendu cet instant : « Ça m'avait trop fait envie. La première fois que j'ai vu l'avenue de l'Indépendance ¹, j'avais dit à mon frère "Putain il s'est passé un truc ici" et il s'était foutu de moi. Pourtant, il m'avait prévenu mon frère : "À Istanbul, à peine sorti de l'aéroport tu vas voir des gens qui courent dans tous les sens, surtout t'étonne pas !"

— Qu'est-ce qui t'avait fait envie, Kâmil ?

— Pas ça. Un jour moi, mon frère et un de ses potes, on marchait sur l'avenue de l'Indépendance. Tu sais bien, là-bas tu peux courir à droite à gauche t'as de comptes à rendre à personne. T'as l'impression que tout le monde a un truc super important à faire et qu'il

1. İstiklâl Caddesi, à Istanbul. (Toutes les notes sont du traducteur.)

doit le faire dans la minute. Y en a qui marchent d'un côté, les autres marchent de l'autre, tu te demandes où ils vont tous ces gens. »

T'inquiète pas Kâmil, t'en fais pas mon petit clou, personne ne va nulle part, on va tous rester au milieu de la route.

« Bon alors dans ce joyeux bordel, moi je marche devant, mon frère et son pote derrière. D'un coup je me retourne, mon frère et son pote sont arrêtés en plein milieu de cette foule monstre et ils se parlent, ils se racontent un truc.

— Et alors ?

— Je sais pas, sur le moment ça m'a vachement fait envie. Même qu'un jour j'allais te dire, "et si nous aussi on faisait comme eux et qu'on s'arrêtait au milieu de la rue pour se dire des trucs ?". »

Comme on s'était arrêtés les gens sont venus, et puis ils sont repartis, comme s'ils étaient juste venus prendre de nos nouvelles. Les lumières des magasins et les phares nous ont éblouis, les voitures qui ne nous klaxonnaient pas nous ont fait peur, et puis le vacarme des avions de combat qui décollaient pour aller éteindre la chandelle sur la montagne, les hélicoptères militaires qui faisaient des tours au-dessus de nos têtes. Un char défoncé par les pavés est passé en écrasant le bitume. Goudron. Les gens se sont dispersés comme une volée de mitraille.

« Putain, il s'est passé un truc, Kâmil. »

Kâmil n'a pas entendu ; moi, ça m'a frôlé les oreilles en passant, les mots entrecoupés de ces gens venus prendre de nos nouvelles : les « Je me suis pas fait

comprendre ». Les « Oui, d'accord ». Les « Non c'est pas ça ». Les « Le petit commerçant sait ce qu'il a à faire ». Les « Oui, je ferai attention ». Les « Moi ? Moi ça va »...

Le jour s'est penché. Il est tombé.

J'ai entendu, le silence c'est donc un truc qui s'entend avec les oreilles. Et j'ai vu, les ténèbres aussi c'est un truc qui se voit. On s'est arrêtés. Et comme on s'arrêtait, le monde a tourné au rouge silence, les vies se sont déversées à côté de nous, tout près de nous. J'ai compris. Malgré ça, j'ai rien dit à Kâmil. Je suis revenu à la chanson, au dernier vers : « Quand Allah vous tue il vous prend au monde, toi tu m'as tué et tu m'as laissé dans la vie. »

« Kâmil, j'ai dit, y a une faute. C'est pas "dans la vie", c'est tu m'as laissé "dans le monde" qu'elle devrait dire la chanson. »

Il m'a dévisagé d'un air indifférent. Le vendeur de billets de loterie est passé près de nous comme si c'était notre dernière chance et qu'on l'avait ratée. Je lui ai montré la vitrine, pensant que ça l'intéresserait peut-être.

« Regarde, Kâmil, regarde, j'ai dit, on se fait avoir, mon petit. Nous laissons pas avoir. Les vrais problèmes de notre peuple, ils apparaissent clairement que chez l'herboriste :

« Perdre sept kilos par mois ? C'est possible !

« Adieu acné, taches, points noirs et boutons.

« Solution par les plantes à la chute des cheveux.

« Le spray qui augmente la puissance sexuelle.

« La pâte qui donne faim et qui fait prendre du poids.

« Désormais, les hémorroïdes (*hæmorrhoida*) ne sont plus un problème. »

Mais non. Le problème de Kâmil, c'est aucun de ceux-là. Pas celui-ci ni celui-là ni celui-là... Il a une âme forgée dans l'ennui, lui, même la Grande Faucheuse elle veut pas de lui. Et puis à un moment il s'est marié Kâmil ; soi-disant ça a du bon les problèmes, ça vous fait vivre plus longtemps.

« En vrai, j'ai dit, ça se passe comment ton mariage Kâmil ?

— C'est bien, frère, c'est chouette, mais ça n'en finit pas. »

Ça va, j'ai compris, lui aussi il veut plus rentrer chez lui. Les gens, des fois, ils arrivent pas à sortir de dehors. D'accord, mais cette soirée, comment elle va finir Kâmil ?

On a dépassé des filles qui avaient l'air très belles de derrière, mais pas du tout de face.

« Sérieux, bravo Allah, a dit Kâmil, il sait vous surprendre un homme.

— Tu sais quoi, les Japonais ont un nom spécial pour ces filles-là, ils les appellent les "vuavomiku", Kâmil », j'ai répondu.

Nous ont croisés des filles qui disaient « Viens me voir », « Meurs pour moi », dont chacune des tresses était aussi longue que mon bras et qui avaient un décolleté impossible à décrire par le langage et dans lequel on aurait pu se noyer. Kâmil va se faire un torticolis mais il a raison, de derrière aussi elles ont

l'air très belles. Allez, viens Kâmil, nous aussi on va leur donner un nom, à partir de maintenant on les appellera « Dilba ² », histoire de parler. Quand je dirai « Dilba », tu sauras ce que je veux dire.

« Mais pour de vrai, pourquoi la mandarine c'est un fruit qui est mal vu ? »

Oui mais non. Le pavé a résonné de pas violents. Des groupes réunis dans les ruelles, avec à la bouche des slogans encore frais bien que d'un usage millénaire, sur leurs langues des marches comme de la vapeur dans l'air, la puissance de leurs bras synchronisés, dans leurs mains des poignées de pierres sans foi ni loi, qui se mêlent à la neige. Nous, les slogans on sait pas les lancer Kâmil, nos langues savent pas chanter les marches ; on a honte, on sait pas où cacher notre voix, hein Kâmil ? Les policiers plantés à leur coin de rue sont encore à faire des contrôles d'identité, Hicri le poète se déshabille et montre sa blessure. La liste de ses problèmes est plus longue que sa barbe. Et toi Kâmil, pour qui tu t'es laissé pousser la moustache ? Hein, pour quoi ? Pour qui tu t'es fait couper les cheveux ?

Avec la neige ça va finir par se calmer, une femme émiette du pain sur les fenêtres pour les oiseaux.

On a regardé.

Y a des gens qui sont faits pour qu'on les regarde.

Et la branche d'un arbre qui pend. C'est la neige qui s'entête à tomber aujourd'hui alors qu'elle a toute une saison pour ça. Un homme frêle s'efforce de la dégager de ce poids en la secouant.

2. Prénom féminin qui signifie « visage de l'aimée ».

Kâmil répète, toujours sur son ton suppliant :
« Frère, pitié, on fait quelque chose. »

L'ennui a son énergie propre, qui explose en toi par moments. On pourrait aller au Thé kurde faire une partie d'échecs, mais non, j'arriverais jamais à convaincre Kâmil, il couperait court en disant « On n'arrivera pas à se ressouder à la vie comme ça ce soir, d'ailleurs c'est de notre gueule qu'on se fout ». Je me suis dit qu'une soupe dans l'arrière-quartier, ça pourrait le faire. Ça a jailli de ma bouche comme une braise qui vous tombe des doigts, Kâmil y résistera pas, je le sais, car si y a un truc dont il raffole, c'est bien de deux verres d'eau froide après un bol bien fumant de soupe aux lentilles. Je sais avec quelle envie, même le jour le plus noir de neige, il regarde cette carafe embuée tout juste sortie du frigo. Car la soupe, pour Kâmil, c'est que le moyen d'arriver à la saveur sans égale de l'eau. Ensuite thé et cigarette, thé et cigarette ou bien cigarette et thé. Il sait accommoder un thé avec deux cigarettes, Kâmil, et le gâcher comme ça.

À la table à côté y a un truc qui s'appelle la faim de l'ouvrier, qui renouvelle ma foi en la faim et en l'acte de manger.

Après, les serveurs se sont dépêchés de ramasser les cuillers, les bols et les assiettes. Ils ont zappé les chaînes d'info l'une après l'autre avant d'éteindre la télé, pas avec la télécommande, avec des insultes. Ils ont aussi éteint le gaz et remis leurs vêtements de ville. Le deuxième verre de Kâmil est resté à moitié plein. On nous a congédiés vite fait avec de l'eau de Cologne parfum tabac.

Je leur ai dit : « Merci pour tout. » Ça les a étonnés.

Kâmil a dit : « Fais pas des trucs comme ça. »

« Tu sais quoi Kâmil, moi j'adore quand l'odeur du tabac, de l'alcool et de l'eau de Cologne imprègne une moustache.

— Ça te rappelle ton père ?

— Mon père, mes oncles, toutes les soirées de mon enfance, ma solitude au monde...

— Frère, passe là-dessus, un bol de soupe bien chaude, OK, un verre et demi d'eau froide par-dessus, OK. Et une Samsun 216 pour digérer tout ça, qu'est-ce que t'en dis ? Hein ? Peut-être aussi qu'on s'enverrait deux simples, y a pas de mal à mélanger le raki au raki et l'eau à l'eau, ensuite moi je te câlinerais avec ma moustache imprégnée de toutes ces odeurs, je te caresserais comme un papa, je promènerais ma main dans tes cheveux, hein, qu'est-ce que t'en dis ?

— D'accord Kâmil, avec plaisir, avec plaisir. »

Dans les rues, c'est l'apocalypse, les containers à ordures ont été renversés, le gaz lacrymogène a pris la place de l'air. Quelques gens par-ci par-là ; ils toussent quand on les croise, pas de *selam*. La taverne Ben û Sen a fermé plus tôt, le *tekel*³ aussi.

Le temps de dire « Qu'est-ce qu'on fait ? », retour à la case départ. Le soir a fait son temps ; la nuit, le jour l'a emballée-c'est-pesée. Encore un tour. Encore un tour. On s'est retrouvés une fois de plus au début de la rue. Et les lèvres de Kâmil de nouveau à marmonner.

J'allais dire : « C'est la combienième Kâmil ? », quand un gosse qui m'arrivait au genou a surgi à côté de nous, une boîte de briquets à la main.

3. Débit d'alcool et de tabac.

« Hé, tu m'achètes un paquet de kleenex ? » On l'a regardé bizarre bizarre.

« Moi je veux bien mais tu vends pas des kleenex, tu vends des briquets », a répondu Kâmil.

On aurait dit qu'il se réveillait, il a battu des cils. Il a fait un poing de sa main droite et s'est frotté les yeux.

« J'ai pas fait gaffe, grand frère, les kleenex c'était hier », il a dit. Avant d'ajouter : « Achète-moi un briquet alors.

— Allez d'accord, donne-m'en deux », j'ai dit.

Il a mis l'argent dans sa poche, a soufflé dans ses paumes. J'ai voulu me pencher et lui donner mon souffle, manquait l'odeur de l'alcool. Il se balade dans le monde tellement pensif, une montagne enneigée, à la tête enfumée.

J'ai tendu la main vers ses cheveux et lui ai demandé :

« Tu vas vendre quoi demain ?

— Demain tout le monde baisse le rideau de fer grand frère.

— Allez, nous aussi on ferme la boutique, a dit Kâmil. Allez, allez. »

Les mains en l'air comme en signe de reddition, on l'a laissé tomber, le rideau de notre langue.